Zysman Wenig, “Lettres à Khayè. Correspondance clandestine d'un amour en temps de guerre”

Sabine Bordon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/7524>

DOI : 10.4000/temoigner.7524

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 2 avril 2018

Pagination : 155-156

ISBN : 978-2-930953-06-9

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Sabine Bordon, « Zysman Wenig, *“Lettres à Khayè. Correspondance clandestine d'un amour en temps de guerre”* », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 126 | 2018, mis en ligne le 24 janvier 2022, consulté le 04 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/7524> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.7524>

Ce document a été généré automatiquement le 4 février 2022.

Tous droits réservés

Zysman Wenig, "Lettres à Khayè. Correspondance clandestine d'un amour en temps de guerre"

Sabine Bordon

RÉFÉRENCE

Zysman Wenig, *Lettres à Khayè. Correspondance clandestine d'un amour en temps de guerre*, Paris, Calmann-Lévy, 2017, 296 p.

- 1 Lire la correspondance d'autrui n'est pas un acte anodin et lorsque le courrier a pris la forme d'un livre, lorsque les circonstances historiques qui entourent les lettres sont tragiques, l'expérience est d'autant plus particulière. C'est à cela qu'il faut s'attendre en lisant *Lettres à Khayè*. Lorsque le lecteur se plonge dans la lecture de ce livre, il se retrouve dans une position délicate vis-à-vis de Zysman Wenig et de son épouse, Khayè Grundman.
- 2 Zysman naît en janvier 1913, près de Łódź, dans une famille pauvre. Son enfance est douloureuse, marquée par la perte de sa maman et de son amour, mais aussi par la maltraitance de son père qui décède lorsque Zysman entre dans l'adolescence. Une force de vie incroyable lui permet de traverser ces années de misère, de faire preuve de débrouillardise et d'envisager pour lui-même un avenir meilleur loin de l'antisémitisme, de la pauvreté et de la Pologne.
- 3 Il a dix-sept ans lorsqu'il débarque à Paris en juillet 1931. Il y est accueilli par sa sœur aînée et son mari, Moshè Grundman grâce à qui il fait la connaissance de Khayè, sa jeune sœur. Elle aussi a quitté sa Pologne natale au début des années trente après s'être totalement consacrée à ses parents morts en 1930. En 1936, ils deviennent mari et femme.
- 4 Même si le lecteur est invité à découvrir un moment précis dans l'existence de ce jeune couple, on ne peut s'empêcher de penser que l'on s'immisce dans leur intimité et dans

leur drame. Pourtant, la lecture est loin d'être quelconque et tout au long de celle-ci, il faut garder à l'esprit que ces textes n'étaient nullement destinés à être publiés, et encore moins à emmener les lecteurs vers un dénouement. Avant tout, ce livre est le dépositaire de moments volés par un homme à qui on a tout pris, et de moments tragiques vécus par les Juifs étrangers résidant en France.

- 5 De fait, le contenu du courrier nous confronte à la réalité de la politique raciale allemande et de la collaboration de l'administration française avec l'occupant. Le contexte qui entoure la genèse de la correspondance prend racine dans la rafle dite du Billet vert. Le 14 mai 1941, des milliers de Juifs étrangers, âgés de dix-huit à soixante ans, sont priés de se présenter pour un examen de situation. Un grand nombre d'entre eux se rend au lieu de convocation en toute confiance où ils sont retenus. Plus de 3 000 Juifs sont ainsi arrêtés et conduits à la gare d'Austerlitz en autobus. De là, ils partent en train vers le Loiret. 1 700 d'entre eux aboutissent dans le camp de Pithiviers. Environ 2 000 hommes sont destinés au camp de Beaune-la-Rolande. Pour tous, dont Zysman, pour toutes les familles, l'attente commence et se poursuit dans l'inquiétude et l'incertitude.
- 6 Clandestinement, contrairement au règlement qui impose la langue française pour la correspondance, Zysman choisit d'écrire dans sa langue maternelle et de prendre des risques pour faire passer le courrier en secret. Sans le recours au yiddish, on peut légitimement supposer que ses lettres bouillonnantes de vie, empreintes d'espoir et d'amour passionnel auraient perdu de leur force. Cette injonction a de cruel qu'elle prive les prisonniers étrangers de toute spontanéité, qu'elle les bâillonne. La censure prévaut.
- 7 Le moment et le geste d'écriture sont littéralement vécus comme des rendez-vous secrets avec son épouse Kayhè. Le temps de la rédaction, de la formation de chaque graphème est un temps qu'il partage corps et âme avec elle. Quand bien même la réponse par retour de courrier se fait attendre, on sent la présence muette de Kayhè. L'écho de ses pensées, de ses inquiétudes rebondit sur les lignes écrites par son époux.
- 8 À l'heure des courriels, de la communication instantanée, ce retour aux origines de l'acte d'écrire, est fascinant, touchant même. Enfin, les limites de l'espace graphique rendent l'écriture dense, car il lui faut remplir une feuille sans gaspiller d'espace et communiquer le plus possible.
- 9 La première lettre de Zysman qu'il nous est donné de lire date de décembre 1941. Dès les premières lignes, l'amour intense et l'admiration que Zysman porte à son épouse surgissent du papier. Mais cet échange épistolaire est malheureusement amputé de sa complémentarité. Seul le courrier envoyé par Zysman a survécu aux événements.
- 10 Les lettres se suivent et se ressemblent, tout comme la vie du camp. Peut-être le lecteur devrait-il déposer le livre après chaque lettre pour en suivre le rythme et se replonger, à quelques jours d'intervalle dans la monotonie de la détention qui, en fait, le rapproche de Zysman.
- 11 On y lit les préoccupations quotidiennes d'une famille éclatée dont la vie est en sursis, la santé précaire de Khayè et la séparation dont elle souffre : leurs enfants sont mis à l'abri loin de Paris chez un paysan. On y lit également l'engouement de ce tailleur qui a découvert le travail du bois et qui crée des objets de toute sorte qu'il vend à ses compagnons de détention.

- 12 Cependant, certaines phrases sporadiques en disent plus que d'autres sur l'état d'esprit du détenu, sur les conditions de vie à Pithiviers, l'atmosphère qui règne entre les prisonniers et leurs gardiens. La lettre anniversaire de sa détention témoigne d'une réalité qui s'est métamorphosée. Le régime a changé. Tous les détenus découvrent la vie de camp : le colis et la lettre mensuels, l'incertitude quant à un éventuel départ vers l'inconnu, l'appel au garde-à-vous, les punitions pour une cigarette ou une lettre clandestine, la malveillance des gardiens, avant-goût amer du monde concentrationnaire. Enfin, on lit la dernière lettre, la lettre écrite fin juin, celle qui annonce le départ, qui décrit les préparatifs de ce voyage vers l'inconnu, qui implore de ne pas pleurer, qui promet le retour, qui réitère encore une fois un amour total.
- 13 La lecture du livre se prolonge dans le testament de Khayè, testament qu'elle a rédigé à l'intention de leurs deux fils et curieusement, aux enfants du monde entier. Elle entreprend son travail d'écriture, secrètement, dans un cahier d'écolier, le dernier jour du mois d'août 1942 et l'achève à la fin octobre de la même année. Ses textes, sous forme de lettres, enjoignent ses enfants à résister. Elle raconte son enfance, partage sa vision du monde basée sur son expérience personnelle, enfin elle les met en garde. Si Khayè ne leur épargne pas ses désillusions, sa perte de foi dans l'humanité, elle leur donne des armes pour se défendre.
- 14 *Lettre à Khayè* est bien plus qu'un recueil de lettres clandestines qui divulguent la détention de Zysman, sa vie à Pithiviers, la douleur de la séparation, les angoisses d'êtres humains devenus indésirables dans un pays que beaucoup d'entre eux portaient aux nues. Pour le lecteur, *Lettre à Khayè* est véritablement une expérience humaine : il devient témoin du drame d'un couple parmi tant d'autres et apprend à entrer avec tact dans leur intimité, et ce sans voyeurisme. Il réapprend aussi que des mots couchés en secret sur la fragilité du papier peuvent être porteurs d'une force de vie inébranlable, d'émotions qui restent intactes 70 ans après leur inscription.